

## LES TEINTURERIES DE CASSENEUIL DU DÉBUT DU SIÈCLE

Grâce à l'amabilité et à l'étonnante mémoire de Monsieur René PERES, natif de CASSENEUIL, et toujours teinturier, rue Ste Catherine à VILLENEUVE S/LOT, nous avons pu recueillir un vivant témoignage de métier.

Nous sommes persuadés, qu'un dimanche, au cours d'une promenade au bord de la Lède, votre imagination aidant, vous reverrez dans leurs ateliers ou sur leurs barques, nos teinturiers, ces durs travailleurs d'une autre époque.

Mon nom : PERES René.

Je suis né à Casseneuil le 18 Décembre 1906.

Il faut que je vous raconte la vie de mon pauvre père. Il était né à PAMIERS en 1875, fils de commerçants de Pamiers, tapissier marchand de meubles. Vers 1885 mes grands parents ont émigré en République Argentine. Je crois qu'ils ne faisaient pas de merveilleuses affaires à Pamiers.

Là-bas, PERES Charles (mon père) avait une dizaine d'années. Il est allé en classe, a appris l'espagnol la langue du pays, et à l'âge de 14 ans, le métier de teinturier dans une teinturerie de BUENOS AIRES. Il y est resté jusqu'en 1900. A cette date, il est rentré en France avec sa famille qui a réintégré PAMIERS. Il avait 27 ans.

Comme la loi prévoyait 20 ans d'émigration pour être exempté de service militaire, il lui manquait quelques années pour en être dispensé. Il fut donc obligé, malgré ses 27 ans de faire son service militaire à AUCH, au 83 ème Régiment d'Infanterie.

A la fin de son service militaire il a voulu revenir dans son métier, et il a su qu'un teinturier de Casseneuil, un nommé CLAMENS, dont le magasin se trouvait sous les arcades en face l'église St-Pierre St-Paul, recherchait un ouvrier. Il s'est présenté, et il a été embauché.

Il a travaillé chez les CLAMENS qui avaient leur atelier, bien entendu, sur le bord de la Lède, deux ans à peu près. Puis il s'est marié et il s'est installé pour son compte. Il a créé un atelier de teinturerie sur le bord de la Lède à côté de celui des CLAMENS, en face le Pech Neyrat à 100 mètres environ du confluent de la Lède et du Lot.

Il a ouvert un modeste magasin dans la rue à 100 mètres de la halle, rue du Pont suspendu. Et puis, il a travaillé, travaillé là.

Sa spécialité était comme celle de tous les teinturiers de l'époque, la teinture des filées de laine et des tissus qu'on appelait des cadis.

Les cadis étaient des tissus tirés de la laine brute de filature, très épais, qui servaient à confectionner des capes ou des vêtements d'hiver grossiers, des pantalons, des vestons, dont les anciens s'habillaient.

- Ces tissus, on les teignait en bleu-marine, en noir, en rouge, couleurs courantes.

Il les recevait tout tissés des filatures et les livrait une fois teints - la teinture des vêtements représentait à l'époque un petit chiffre - c'était surtout la teinture des filées de laine (laine en écheveaux) que filaient les filatures comme celle de Mr. MANDIS, qui existait déjà depuis longtemps.

On peut aujourd'hui se poser la question. Pourquoi ces teinturiers à CASSENEUIL ?

En 1905 environ, est venu s'installer un troisième teinturier nommé REIN, d'origine alsacienne, et teinturier de métier. Comment l'expliquer ?

Il y a je crois, deux raisons : il fallait pour leurs travaux beaucoup d'eau et d'un accès facile comme la Lède ou d'autres petits ruisseaux ou rivières de la région, la Lémance, le Dropt où il y avait un atelier à Sauveterre, à Gavaudun.

Il n'y avait pas en revanche de teinturerie sur le Lot, à VILLENEUVE S/LOT par exemple.

Pourtant à certaines périodes de l'année ils étaient très ennuyés, car la Lède était en crue et charriait des alluvions de toutes sortes, des boues. Ils interrompaient leurs travaux quelquefois pendant un mois parce qu'ils ne pouvaient pas teindre avec une eau aussi calcaire. La qualité de l'eau de ces rivières intervenait certainement.

Les bord de la Lède permettaient des rinçages à grande eau des filées de laine, de pièces. Ils avaient de grandes barques, je me rappelle, sur lesquelles se trouvaient des chevalets. Ils y mettaient leurs vêtements, ils les prenaient, les rinçaient, dans une eau qui se renouvelait tout le temps, les soulevaient pleins d'eau pour les reposer sur les tréteaux.

Ils teignaient également des cotons, des cotonnades dont le rinçage exige plus d'eau que pour la laine. Ce n'était pas possible de rincer ces pièces dans un tonneau, un baquet, donc, la Lède convenait parfaitement.

Quel travail c'était !

Ces pièces, il fallait les sortir, les transporter 20 à 25 mètres, les charger sur les barques, les rincer, les remonter à nouveau à l'atelier.

Voyez le travail qu'ils faisaient ces gens là !

Il n'y avait pas d'atelier de teinturerie dans les environs. C'était à Casseneuil.

En dehors des travaux qu'ils faisaient pour les tisserands, ils prenaient des travaux de teinture de vêtements dans des dépôts qui se trouvaient dans les chefs lieux de Canton ou dans les principales villes de la région.

Ils avaient des dépôts principalement à Villeneuve, à Fumel, à Monflanquin, à Monclar, à Sainte-Livrade. Là ils ramassaient les vêtements et quelques nettoyages.

Le nettoyage à sec n'était pas encore bien connu. Il existait. Il n'était pas encore entré dans les moeurs comme aujourd'hui.

Il faut attendre en 1920, l'après guerre 1914-1918 pour voir un développement du nettoyage à sec. Les installations se sont modifiées avec le progrès, elles ont permis un travail beaucoup plus rationnel et beaucoup plus sérieux.

On utilisait la benzine lourde de houille, mais c'était un travail tout à fait rudimentaire. On faisait ce nettoyage dans des bacs, de grandes bassines avec des fouloirs. On essorait à la main, et on éventait dans les jardins du bord de Lède, une journée entière pour laisser partir l'odeur dégagée par la benzine.

Les vêtements nettoyés et teints représentaient un petit chiffre. Les vêtements teints étaient surtout de vieux vêtements défraîchis, des vêtements de deuil, ce qu'on ne fait plus.

Mon père avait une trentaine de dépôts, un vêtement par ci, un vêtement par là. Ces ramassages s'effectuaient principalement par Mr. MOREAU, le messenger, qui avait des diligences, et qui assurait un service régulier entre Casseneuil et la gare de Villeneuve.

A la gare de Villeneuve ça partait dans tous les sens et souvent mon pauvre père prenait une voiture, une sorte de jardinière couverte, tirée par un cheval. Il partait à Sainte-Livrade, à Monflanquin, il portait sa "panière".

Il était difficile de tenir un dépôt à Monflanquin, Castillonès, car la ligne de Falgueyrat n'était pas encore construite. Casseneuil était vraiment ce que l'on appelle "un trou isolé" ce qui explique mal qu'il se soit installé là.

Avant de teindre il fallait laver les tissus, comme on lavait les pièces. Ils étaient livrés par les tisserands ou les fileurs, bruts pas dégraissés.

Chacun des trois ateliers était semblable. Il comprenait un jardin et un hall qui descendait en pente douce vers la Lède pour évacuer les eaux.

Dans ce hall se trouvaient des chaudières en cuivre rouge et bâties en maçonnerie avec un foyer à la base, alimenté avec du charbon, du bois. On faisait bouillir ces eaux de teinture, car certaines se font à 100°. Il fallait de l'eau bouillante, et ce n'était pas toujours pratique.

Pour régler le chauffage de ces cuves, il fallait un art consommé, une pratique. Tantôt l'eau était trop chaude, tantôt elle ne l'était pas assez. On ne peut pas l'imaginer ! Ce n'est pas comme maintenant où il suffit de tourner un robinet de vapeur. Là, c'était des chaudières à feu nu.

Le chauffage était réglé par la main de l'homme qui déterminait la quantité de charbon ou de bois à mettre dans le foyer. Il y avait plusieurs chaudières bâties, et aussi des barques (chaudières rectangulaires) récipients qui faisaient deux mètres cube environ et qui étaient plus longs que larges.

On utilisait ces barques pour teindre les filées de laine qu'on faisait reposer sur des visoirs en bois (des manches à balai, en bois). On enfilait les écheveaux, et on les plaçait dessus. Il y avait 10, 15, 20, visoirs. Au fur et à mesure que ça se teignait, avec les mains, il fallait tourner les écheveaux (ils se brûlaient les mains).

Ils reposaient sur le bord de la barque, mais le bain était à peu près à 20 cm du bord. Alors il fallait faire toujours cette manoeuvre, changer les écheveaux, et les faire tourner, tourner, tourner. Il fallait quelqu'un constamment devant la barque ou la chaudière.

Il y avait en plus uneessoreuse, une sorte de panier perforé, qui était actionnée par une toupie et un fléau tournant qui prenait cette toupie. Le teinturier prenait le bras de ce fléau qui entraînait ce cône en carton dur et l'essoreuse prenait de la vitesse, prenait de la vitesse...

Ils étaient deux, un teinturier à droite, l'autre teinturier à gauche, et ils essoraient leur teinture, l'électricité n'était pas utilisée à cette époque. Elle n'existait pas, c'est venu après, pas longtemps après. (On donnait un mouvement circulaire, comme uneessoreuse à salade). C'était dur, c'était pénible, surtout pour le lancer à la main.

Ils faisaient sécher en plein air, ils n'avaient pas de séchoir, ils n'avaient rien. Au bord de la Lède, ils avaient des fils de fer sur des piquets. C'était plus ou moins bien aménagé, mais ils faisaient comme ils pouvaient. C'était très bien au point de vue séchage, ça conservait les couleurs qu'ils faisaient à l'époque avec ce séchage naturel, elles étaient beaucoup plus vives que maintenant lorsqu'on utilise des séchoirs à 100°.

Oui, c'était du beau travail qu'ils faisaient. Il fallait que la vie soit dure, pénible, pour accepter de faire des travaux de ce genre là. Et pourtant ils l'aimaient, je vous assure qu'ils l'aimaient. C'était un métier pauvre. Le fileur, la filature, les propriétaires d'usine de filature étaient d'un niveau au dessus. Le teinturier était un "pauvre bougre". Moi, j'estime qu'à l'époque c'était un métier de forçats et ils gagnaient vraiment peu.

Il me vient une question. Nous avons interrogé une ancienne repasseuse de Casseneuil et quand les gosses de l'école ont posé la question : pourquoi vous êtes vous installée comme repasseuse à Casseneuil, elle a répondu : parce qu'il y avait une teinturerie ! Il était normal que le travail du teinturier, soit lié au travail d'une repasseuse.

Très juste - parce que certains pouvaient donner le travail à effectuer à domicile. Moi, je me rappelle que mon pauvre père avait une personne nommée Renoux qui habitait à côté du magasin. Je parle des années 1910 à 1912. Il donnait le travail... Il en faisait une partie... et Mme Pelin travaillait aussi chez nous.

Je sais qu'elle était repasseuse. Quand on rendait les vêtements, ils étaient repassés.

Les teintures autrefois se faisaient avec des colorants végétaux et minéraux. Mais dès 1900, ce sont les colorants d'amigline qui les ont remplacés. Les autres colorants ont été pour ainsi dire abandonnés parce que les colorants d'amigline permettaient la teinture du coton, de la laine, de la soie, des matières animales et végétales, avec plus de rapidité et un résultat supérieur.

L'utilisation des colorants d'amigline date environ de 1900.

Mais avant, les teinturiers travaillaient avec le campêche, avec l'indigo, avec les bois, avec la garance. Avec la cochenille qui est un insecte, on faisait les rouges. Les indigos et les campêches servaient à faire les noirs et les bleus marine. L'indigo et le campêche étaient des bois. Le campêche était importé du Mexique où il y a une ville qui s'appelle Campêche,

Pendant son apprentissage en Argentine mon père avait utilisé des colorants végétaux naturels ou minéraux. Mais tout de suite après son apprentissage il avait travaillé avec les amiglines. C'est à base de charbon et on obtenait toutes les couleurs qu'on voulait.

Mais on a commencé avec deux ou trois couleurs. Et puis après les chimistes Allemands ont fait un gros effort et ont trouvé tous les colorants à la fois pour la laine, le coton et la soie.

Ensuite ils ont trouvé des colorants qui au lieu de prendre sur une matière, prenaient uniformément sur les trois matières, d'où la facilité.

Il y avait une seule filature, la filature de Mr. Mandis, une des plus importantes de la région, qui occupait à l'époque plusieurs ouvriers et ouvrières.

Les autres ateliers travaillaient beaucoup avec elle. Ils ont d'ailleurs par le travail qu'ils ont donné à mon père, beaucoup aidé à son implantation.

L'atelier de mon père a arrêté de fonctionner en 1914, à la veille de la déclaration de guerre. Mon pauvre père prévoyait son déménagement à Villeneuve pour les raisons que je vous ai déjà invoquées.

Le nettoyage à sec avait commencé à se développer et il comprenait à voir les panières qui arrivaient de Villeneuve qu'il fallait aller dans un centre qui pouvait approvisionner l'atelier plus que Casseneuil ou Monbahus. Alors, il avait décidé d'installer un atelier à Villeneuve. La guerre l'a surpris, mais il a eu le temps de le faire quand même.

On a commencé à déménager à Villeneuve en juillet, et il est parti au mois d'août en 1914. L'atelier a été tenu par ma mère de 1914 à 1918. Ma mère avait un magasin dans la rue d'Agen, et un atelier dans la rue des Tanneries, dans une ancienne Tannerie. La pauvre femme a travaillé pendant 4 ans comme elle a pu, avec des employés.

J'ai commencé à travailler après mon brevet, j'avais 15 ans. J'étais l'aîné de 4 enfants; il fallait travailler. Mon père rentrait de la guerre et je l'aidais. Je n'ai travaillé que très peu dans des conditions rudimentaires, lorsqu'il y avait encore ces chaudières à feu nu, mais il y avait un atelier de sec, mécanisé. Cela fait 57 ou 58 ans que je travaille dans ce métier.

Au départ de mon père, l'atelier de Casseneuil n'a pas eu de successeur.

Quand Clamens eut arrêté, que mon pauvre père, et Mr Rein furent partis, Mr André Mandis ouvrit un atelier de teinturerie dans un bâtiment annexe "le pigeonier" à côté de la filature. Sans doute ne trouvait-il personne pour teindre les filées de laine et les cadis. Ce fût sans doute la dernière teinturerie en activité à Casseneuil.